

**CRITIQUE, opéra filmé. France
Télévision, le 22 avril 2025.
PUCCINI : “La Bohème 2050”.
S. Guèze, V. Santoni, Y.
Dubruque, C. Trottmann...
Orchestre de l’Opéra Royal de
Versailles, Victor Jacob
(direction)**

Porté par le ténor écologiste **Sébastien Guèze**,
#BIOpéra est une initiative visant à repenser
l’opéra dans une optique de sobriété énergétique.
Son premier projet, *La Bohème 2050*, adapte l’œuvre
de Giacomo Puccini en un film-opéra de 1h10,
diffusé par **France Télévisions** le **22 avril**
(Journée mondiale de la Terre). Transposée dans un
futur marqué par le réchauffement climatique,
l’histoire revisite la vie de bohème : les
protagonistes survivent dans les sous-sols du
Château de Versailles, loin des privilégiés qui
profitent des jardins. Mimì, désormais une
intelligence artificielle conçue pour lutter
contre les dérèglements climatiques, incarne une
tragédie moderne en se sacrifiant par déconnexion
volontaire.

Dans sa première mise en scène, le ténor **Sébastien Guèze** transcende la simple adaptation de « *La Bohème* » de Puccini pour en faire le creuset d'un imaginaire résolument contemporain. Son ambition dépasse l'hommage ou l'actualisation : elle réinvente l'œuvre comme miroir de notre époque et de ses défis les plus pressants. Sous sa direction, Paris n'est plus la ville glaciale où les bohémiens grelottent dans leurs mansardes, mais une métropole suffocante, écrasée par une canicule implacable. Ce renversement climatique, d'une évidence saisissante, métamorphose la lecture de l'œuvre : les protagonistes affrontent désormais la chaleur oppressante, la précarité énergétique et les conséquences d'un monde dérégulé. La misère moderne y trouve une expression aussi poétique que lucide.

L'introduction d'une intelligence artificielle bienveillante, veillant sur une humanité carbonée en péril, enrichit le récit d'une dimension philosophique inattendue. Cette présence numérique tisse un dialogue subtil entre avancée technologique et vulnérabilité humaine, où l'utopie et la conscience des limites s'entrelacent avec délicatesse. Fidèle aux principes développés dans son essai *BIOpéra*, Guèze inscrit l'écologie au cœur même du processus créatif. Le projet ne se contente pas d'évoquer la crise climatique : il l'affronte concrètement par un spectacle exemplaire, réduisant son empreinte carbone de 80% et devançant de 25 ans les objectifs de l'Accord de Paris. Cette démarche prouve avec éclat que l'exigence artistique peut s'allier à la responsabilité environnementale sans compromis. (Lien vers le Rapport d'expérimentation : [Décarboner l'Opéra et 10 recommandations aux tutelles](#)).

Le cadre majestueux du Château de Versailles et de l'Opéra Royal offre un écrin où l'histoire dialogue avec l'avenir, où la splendeur du patrimoine se fait le témoin d'une vision futuriste. Grâce au partenariat entre *La Belle Télé* et *France Télévisions*, cette création pionnière touchera un large public, se voulant ouvrir la voie d'une découverte de l'art

lyrique en salle. Les prouesses techniques – captation des voix en direct, décors réels, méthodes novatrices – servent une vision plus vaste : celle d'une culture porteuse de la transition écologique, sans jamais sacrifier l'émotion, la beauté ni la puissance évocatrice qui font l'essence de l'opéra. « *La Bohème 2050* » dépasse ainsi le statut de simple spectacle pour devenir manifeste et invitation : celle de réimaginer nos récits fondateurs pour faire naître, au cœur de nos inquiétudes contemporaines, de nouveaux espaces de rêve, de partage et d'espérance.



Si Sébastien Guèze porte la direction artistique, il s'entoure d'une équipe de complices talentueux – **Anthony Pinelli** à la réalisation, **Vincent Wieler** à la photographie, **Christine Hassid** à la chorégraphie et de jeunes auteurs pour les textes – formant un ensemble créatif dont le magnétisme transparaît dans chaque image. Mais le ténor ne se contente pas de diriger : il retrouve sa place d'interprète aux côtés de solistes

d'exception croisés au fil de sa carrière, et sur qui il a visiblement flashé tant l'alchimie est présente entre tous.

L'interprétation vocale de cette production est portée par des artistes dont la maîtrise technique et l'engagement émotionnel transcendent la partition. **Sébastien Guèze**, dans le rôle de Rodolfo, déploie un ténor à la fois puissant et nuancé, dont la voix chaleureuse et vibrante emplit l'espace avec une présence captivante. Son phrasé, bien que parfois marqué par une intensité dramatique légèrement rigide, traduit une profonde compréhension du personnage, notamment dans les moments de tendresse où sa voix se fait plus souple, presque murmurée. Les duos avec Mimì sont empreints d'une émotion palpable, où chaque note semble chargée de passion et de mélancolie.

La soprano corse **Vannina Santoni**, en Mimì, incarne avec grâce la fragilité et la pureté du personnage. Son timbre cristallin, velouté et d'une rondeur envoûtante, se déploie avec une aisance remarquable, particulièrement dans les aigus, d'une clarté et d'une justesse impeccables. Son « *Donde lieta uscì* » est un moment de pure magie, où chaque mot, chaque respiration, semble sculpté dans l'émotion. Son jeu scénique, subtil et poignant, renforce la dimension tragique de cette Mimì futuriste, dont la destinée résonne avec une modernité bouleversante. **Catherine Trottmann**, en Musetta, apporte une énergie électrisante à la production. Sa voix, à la fois agile, puissante et riche en couleurs, illumine la scène, notamment dans « *Quando m'en vo'* », où elle allie virtuosité vocale et présence théâtrale magnétique. Son interprétation révèle une profondeur insoupçonnée du personnage, oscillant entre coquetterie et vulnérabilité, offrant un contrepoint fascinant à la douceur de Mimì. **Yoann Dubruque**, en Marcello, impose une voix de baryton d'une rondeur et d'une projection remarquables, parfaitement adaptée aux emportements passionnés du personnage. Son timbre clair et pénétrant, allié à une expressivité constante, en fait un pivot dramatique

incontournable. Les échanges avec Rodolfo, tantôt conflictuels, tantôt complices, bénéficient d'une chimie vocale évidente, renforçant l'impact des scènes d'ensemble. *Satisfecit* total également pour le Colline de l'excellente basse de **Jean-Vincent Blot**, et le Schaunard du très prometteur baryton guadeloupéen **Joé Bertili**.

Sous la direction inspirée de **Victor Jacob**, l'**Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles** livre une performance d'une richesse et d'une finesse exemplaires. Puccini exige une orchestration à la fois luxuriante et délicate, et les musiciens répondent avec une maîtrise absolue des nuances, des éclats les plus flamboyants aux *pianissimi* les plus intimes. Les cordes, d'une souplesse et d'une chaleur enveloppante, tissent une toile sonore qui soutient les voix sans jamais les couvrir, tandis que les bois apportent des couleurs tour à tour nostalgiques et espiègles, particulièrement dans les passages évoquant la légèreté perdue des « bohémiens ». Les cuivres, puissants mais jamais écrasants, soulignent les moments de tension dramatique avec une précision impeccable. L'un des grands moments orchestraux réside dans l'accompagnement de la mort de Mimì, où l'orchestre déploie une palette émotionnelle déchirante, passant des murmures les plus ténus à des *crescendi* d'une intensité poignante.

Vivement un autre projet porté par le multi-talentueux « ténor-écologiste » Sébastien Guèze !

CRITIQUE, opéra filmé. France Télévision, le 22 avril 2025.
PUCCINI : "La Bohème 2050". S. Guèze, V. Santoni, Y. Dubruque, C. Trottmann... Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles, Victor Jacob (direction). A voir ou revoir grâce à la **[diffusion en ligne sur la plateforme France.tv](#)** (jusqu'au 21 octobre 2025).

VIDEO : Teaser de « *La Bohème 2050* » par Sébastien Guèze

CRITIQUE, opéra. TURIN, Teatro Regio (du 17 au 27 octobre 2024). AUBER : Manon Lescaut. R. Pérez, S. Guèze, F. Salvadori, A. Noguera... Guillaume Tourniaire / Arnaud Bernard

Événement au superbe Teatro Regio de Turin, et brillante idée qu'a eue son frigrant nouveau directeur, le français Matthieu Jouvin, que de monter en même temps les 3 *Manons* adaptées pour la scène lyrique, signées dans l'ordre chronologique par Daniel-François-Esprit Auber, Jules Massenet et Giacomo Puccini, et ici confiées à un seul et même metteur en scène, en l'occurrence son/notre talentueux Arnaud Bernard ! Ainsi, du 26 septembre

au 29 octobre, les 3 *Manon* se sont succédé (toutes avec deux distributions différentes) à un rythme effréné qui dit l'excellente santé des Forces vives du Teatro Regio de Turin (orchestre, chœurs... et tout son personnel "technique" !). Dénominateur commun des trois ouvrages, le cinéma en noir et blanc de la première moitié du XXe siècle, qui unifie les trois oeuvres scéniquement parlant, une vraie réussite qui fait d'Arnaud Bernard le grand triomphateur des trois superbes soirées lyriques auxquelles nous avons pu assister.

Mais commençons par le début, puisque nous avons débuté notre *Trilogie* par la *Manon* d'Auber (sur un Livret d'Eugène Scribe), de loin la plus rare des trois. L'ouvrage affronte les feux de la rampe de la Salle Favart (théâtre qui a repris pour la dernière fois en France, en 1990 avec Elisabeth Vidal dans le rôle-titre, l'ouvrage d'Auber) le 24 février 1856, le 42ème de... ses 48 ouvrages lyriques composés entre le début du Premier Empire et la fin du Second, soit un demi-siècle de composition que Richard Wagner résumera par un mot célèbre "*Auber ?... De la petite musique de grand musicien*" (propos rapporté par Rossini !). La première est un triomphe, avec une Marie Cabel en Manon qui ne fait qu'une bouchée de la plus célèbre scène de la partition, celle dite "des éclats de rire", qui sera par la suite redouté par toutes candidates voulant se frotter au personnage de l'Abbé Prévost sous la plume d'Auber. Mais il ne faudrait pas oublier les autres superbes pages de l'opéra, dont la scène finale qui a toujours fait l'unanimité, de même que l'ouverture, les scènes "exotiques" de l'avant-dernier tableau ou encore la citation des couplets de "*La belle Bourbonnaise*", chanson célèbre à l'époque de l'Abbé Prévost. Au côté de la Manon si féminine et si troublante de Massenet, et de celle si passionnée et

dramatique de Puccini, celle d'Auber nous offre une autre image attrayante de l'immortelle héroïne de Prévost, l'image d'une enfant joyeuse et insouciante, sans l'ombre d'une duplicité et tout entière consacrée à l'amour qu'elle porte à son Des Grieux de Chevalier. La fameuse scène finale, où le duo des amoureux imaginé par Auber s'élève jusqu'à une bouleversante inspiration dans un style mélodique dépouillée, est d'un style charmant et transfigure l'héroïne dans un élan d'amour purifié.

C'est ce soir la jeune soprano espagnole **Rocio Pérez** (en alternance avec l'italienne Stefania Russomanno et la québécoise Marie-Eve Munger) qu'incombe le rôle-titre, avec une voix facile et séduisante de soprano colorature, et une sincérité de bout en bout convaincante aussi bien dans les rires que dans les larmes ("*Comme dans un doux rêve*"). Alors qu'il défend désormais, aux quatre coins de la planète, les rôles d'ouvrages français les plus "lourds" (et en premier lieu Hoffmann), le ténor ardéchois **Sébastien Guèze** (Des Grieux) revient à ses premières amours (nous l'avions découvert dans "*Fra Diavolo*" du même Auber, au Théâtre Impérial de Compiègne, il y a bientôt 20 ans...), avec un grain de voix que l'on goûte toujours autant, et qui fait attention, la soirée durant, à ne pas forcer la voix, et à conserver l'esthétique vocale de son personnage sous la plume d'Auber, fait de tendresse et de suavité, avec ce qu'il faut d'éclat dans les moments plus dramatiques. Excellent comédien, la basse italienne **Francesco Salvadori** ne fait qu'une bouchée de Lescaut, avec son timbre sombre et autoritaire à la fois. En Marquis d'Hérigny, le baryton argentin **Armando Noguera** marque également les esprits, personnage qui lorgne (en anticipation) vers le Baron Scarpia? Quant aux *comprimari*, ils ne méritent que des louanges, à commencer par le bondissant Renaud de **Guillaume Andrieux**, le soprano opulent de **Lamia Beuque** (en Marguerite), ou encore la timbre de miel d'**Anicio Zorzi**

Giustiani en Gervais.



Crédit photo © Simone Borrasi

Côté scénique, **Arnaud Bernard** amorce dès sa première *Manon* le parallélisme qui va lier chaque mise en scène entre elles, au travers d'une ode au cinéma noir et blanc (et même muet pour ce qui est de cette *Manon* d'Auber) de la première moitié du XXe siècle. Pour "illustrer" l'ouvrage d'Auber, le metteur en scène français choisit un film du cinéma américain muet de la fin des années 1920, *When a Man Loves*, du réalisateur Alan Crosland, avec John Barrymore et Dolorès Costello. Pendant la brillante Ouverture de l'opéra, au galop réjouissant, les images naïves du début du film défilent, avec la rencontre fatale entre Manon et Des Grieux, leur fuite audacieuse en calèche jusqu'au nid d'amour sur lequel se lève le rideau de l'opéra, racontant ce qu'Auber et Scribe n'avaient pas prévu. Chaque acte et tableau est ouvert par des extraits qui anticipent ou évoquent en quelque sorte les scènes, jusqu'au montage de quelques moments du film qui précèdent la scène finale de l'opéra et retracent avec nostalgie les moments cruciaux de l'histoire d'amour entre Manon et Des Grieux,

faits de baisers passionnés mais aussi de clins d'œil ou de regards intenses. Cependant, contrairement aux mises en scène suivantes, Bernard utilise avec parcimonie les citations filmiques du film précité et préfère se concentrer sur une mise en scène qui semble être le décor même du tournage du film, imaginé à l'intérieur de l'usine de cinéma de Georges Méliès à Montreuil : un grand pavillon aux fenêtres modulables (les décors d'**Alessandro Camera** et les costumes de **Carla Ricotti** sont vraiment splendides), équipé de tout le nécessaire (caméras, tables de montage pour le tournage et accessoires de scène) pour la composition des différents décors.



Crédit photo © Simone Borrasi

L'installation, à sa manière majestueuse, ressemble à un laboratoire en constante évolution, comme le carton préparatoire à la succession fluide et coulante des différents environnements de l'opéra filmés en direct par les caméras. La

référence au film est bien présente, mais le jeu scénique se déroule plus sur la scène elle-même que sur l'écran, avec une sophistication visuelle même maniaque dans le traitement des masses chorales. Le jeu des acteurs, comme dans les opéras suivants, est très précis, théâtral et dynamique, avec des moments de perfection atteints dans la gestion du beau *concertato* qui conclut le premier acte, l'une des pages les plus réussies de la partition, avec les tables du restaurant Bancelin et la foule qui l'anime ; un tableau qui atteint son apogée lorsque le protagoniste prend la guitare et chante le couplet bien connu qui fait s'extasier les clients du restaurant, au point qu'ils reçoivent de généreux pourboires pour payer l'addition laissée en suspens par Des Grieux. Le final de l'opéra est extrêmement efficace, lorsque le rideau qui, au fond, montre la forêt où Manon et Des Grieux se sont perdus, se lève et révèle les trois visages des actrices (Michèle Morgan, Dolorès Costello et Brigitte Bardot) qui ont inspiré au metteur en scène les références cinématographiques qu'il a choisies, toutes graciées avant le chœur qui demande une mort qui soit un rêve de rédemption prêt à les unir avec les mots *"un doux rêve que l'amour achève et élève jusqu'à l'Éternel"*

Quant au chef français **Guillaume Tourniaire**, placé à la tête de l'excellent **Orchestre du Teatro Regio**, il dirige avec une parfaite maîtrise (et même amoureuxment...), la délicate partition d'Auber, qu'il pare de toute l'élégance et de toute la sensibilité qui en font le charme, tout en atteignant, dans la scène finale, à une émotion vraie.



CRITIQUE, opéra. TURIN, Teatro Regio (du 17 au 27 octobre 2024). AUBER : Manon. R. Pérez, S. Guèze, A. Noguera... Guillaume Tourniaire / Arnaud Bernard. Toutes les photos © Simone Borrasi.

VIDÉO : Trailer des 3 "*Manon Lescaut*" au Teatro Regio de Turin

CRITIQUE, opéra. AVIGNON, Opéra Grand Avignon (du 5 au

9 avril 2024). PUCCHINI : Tosca. B. Haveman, S. Guèze, A. Heyboer... Jean-Claude Berruti / Federico Santi.

Il en va de *Tosca* comme de la *Traviata* ou de *Carmen* : éternellement jeunes, ce sont des amies de longue date dont on croit connaître tous les secrets, et que l'on retrouve toujours avec bonheur comme avec appréhension. La surabondance de propositions est loin d'en avoir épuisé la richesse. Une nouvelle preuve nous en est donnée avec la production que signe **Jean-Claude Berruti** pour l'**Opéra Grand Avignon**, après avoir été étrennée en 2022 au Théâtre de Trèves (Theater Trier), maison coproductrice du spectacle. Plus que beaucoup d'ouvrages veristes, l'efficace drame de Sardou se prête à la caricature expressionniste et au Grand-Guignol, mais rien de tout cela ici, avec un refus assumé de transposer ou d'actualiser l'intrigue, en même temps qu'une volonté de dépasser l'anecdote pour concentrer toute l'attention sur les principaux acteurs, broyés tour à tour par le drame.



Grâce à de superbes vidéos dues à **Julien Soulien**, les trois lieux où se joue l'action sont respectés, une vidéo mouvante qui laisse entrevoir l'Église Sant'Andrea della Valle comme la pièce principale du Palazzo Farnese sous toutes ses coutures, tandis que les costumes conçus par **Jeanny Kratochwil** respectent l'ère napoléonienne, et s'avèrent de très belle facture. La scénographie (de **Rudy Sabounghi**) passe un peu à la trappe devant l'utilisation de la vidéo -, sans jeu de mot puisque la direction d'acteurs, très discrète aussi, se résume un peu à l'utilisation d'une trappe qui sert à la fois de cachette (à la place de la chapelle familiale des Attavanti), de pièce de torture ou encore d'entrée et de sortie de la cellule de Mario au Castel Sant'Angelo.

Dans le rôle-titre, la soprano hollandaise **Barbara Haveman** offre en Tosca un portrait vocal riche, mêlant en un bel équilibre, souci du phrasé, *legato* et *mezza voce*, tout en ne

sacrifiant jamais la musicalité, avec des accents qui savent se faire impérieux, autoritaires, justement dramatiques. La voix, dans ce rôle, fait valoir ses assises, son ampleur, ses couleurs. Quant à l'actrice, elle se montre hors pair, trouvant dans cette héroïne hautement dramatique l'un de ses meilleurs emplois.

Côte masculin, le baryton brivadois **André Heyboer** est Scarpia, personnage central du drame. Si la première apparition du détestable tyran et prédateur manque un peu de noirceur et de brutalité, celle-ci – et la violence érotique de l'homme du monde – s'affirmeront, vocalement et dramatiquement, avec plus d'impact par la suite. La voix est solide, tranchante comme insinuante, bien timbrée. Le Mario Cavaradossi qu'incarne, pour la première fois, le ténor ardéchois **Sébastien Guèze** confirme toutes les qualités de ce chanteur que l'on suit depuis ses débuts, il y a bientôt quinze ans maintenant. L'émission est généreuse, colorée, et le personnage est convaincant, de sa passion pour Tosca, de son engagement républicain (ses tonitruants "*Vittoria ! vittoria !*" à l'annonce de la victoire de Bonaparte), de sa vaillance héroïque jusqu'au sacrifice de sa vie. L'animation des premiers dialogues, puis le "*Recondita armonia*", son premier air attendu, sont autant de bonheurs. Mais c'est encore dans le lamento de la lettre qu'il écrit avant son exécution, "*E lucevan le stelle*", que l'émotion nous étreint le plus, *bravo* à lui ! Quant aux *comprimari*, à commencer par le truculent Sacristain de **Jean-Marc Salzmann** et le solide Angelotti d'**Ugo Rabec**, n'appellent aucun reproche.

En fosse, le chef italien **Federico Santi** est une belle découverte. Nerveuse, contrastée à souhait, lyrique sans jamais être sirupeuse, bien articulée, sa direction fait merveille. L'**Orchestre National Avignon-Provence**, le **Chœur** et la **Maîtrise de l'Opéra Grand Avignon**, ne font qu'un pour donner le meilleur d'eux-mêmes. La richesse d'écriture, l'orchestration somptueuse de la partition sont mises en

valeur par la lecture qui en est donnée : de la poésie, de la tendresse, mais aussi de l'animation, des tensions qui s'exacerbent, des progressions conduites de main de maître, tout est là. Et c'est bien naturellement que le public provençal, d'un enthousiasme rare, ovationne longuement tous les acteurs de cette incontestable réussite !



CRITIQUE, opéra. AVIGNON, Opéra Grand Avignon (du 5 au 9 avril 2024). PUCCINI : Tosca. B. Haveman, S. Guèze, A. Heyboer...
Jean-Claude Berruti / Federico Santi.

VIDEO : Sébastien Guèze interprète « E lucevan le stelle » en récital avec piano

OPÉRA GRAND AVIGNON. PUCCINI : Tosca. Les 5, 7, 9 avril 2024. Jean-Claude Berutti / Federico Santi.

Rome, cité des arts et capitale politique, dévoile ici un tout autre visage ; sous ses ors, derrière ses joyaux patrimoniaux, s'accomplit le plus sordide des complots... une double éradication d'artistes trop libres, pilotée par le préfet de police et anti-bonapartiste, Scarpia. Que valent deux âmes amoureuses, provocantes dans l'esprit d'un bourreau politique dévoré par la jalousie ?

A l'image de la capitale aux deux visages, Puccini compose Tosca, son opéra le plus terrible et le plus flamboyant créé à Rome justement en 1900. La Ville éternelle s'y affirme moins comme un fond décoratif qu'un personnage à part entière car chaque acte s'inscrit dans l'un de ses sites emblématiques, et le prélude du III, l'aube suspendue, célèbre de façon inédite la force et la poésie du paysage romain, et aussi la sensibilité du compositeur comme symphoniste paysager et « atmosphériste ».

Fondé sur un triangle amoureux entre une cantatrice célébrée, un peintre et un policier cruel, l'opéra est surtout psychologique, fouillant chaque portrait : une chanteuse amoureuse et jalouse ; un peintre passionné, bonapartiste ; un préfet tenace, sadique, toxique qui a décidé de tuer le couple

d'artistes... trop idéalistes. Réaliste, le théâtre de Puccini analyse in fine comment la machine policière assassine les idéaux – artistiques, affectifs, politiques... quels qu'ils soient. L'implacable cruauté des faits, l'œuvre de la réalité accomplissent ce désenchantement : même mort, Scarpia réalise encore son infecte vengeance et après avoir assisté au meurtre de son amant, Tosca, démunie, trahie, manipulée, est acculée au suicide. L'effroi, l'horreur, l'injuste tragédie sont dévoilés par le metteur en scène Jean-Claude Berutti sur la scène de l'Opéra Grand Avignon.

Tosca de Puccini
À l'Opéra Grand Avignon
3 dates : les 5, 7, 9 avril 2024
RÉSERVEZ vos places directement sur le site de Grand Opéra
Avignon :
<https://www.operagrandavignon.fr/tosca>

Opéra en trois actes, livret de Luigi Illica et Giuseppe Giacosa, d'après la pièce de Victorien Sardou. Créé le 14 janvier 1900 à Rome. Chanté en italien, surtitré en français.

Distribution

Direction musicale : Federico Santi

Mise en scène : Jean-Claude Berutti

Scénographie : Rudy Sabounghi

Costumes : Jeanny Kratochwil

Lumières : Lutz Deppe

Études musicales : Thomas Palmer

Floria Tosca : Barbara Haveman

Mario Cavaradossi : Sébastien Guèze

Il Barone Scarpia : André Heyboer

Cesare Angelotti : Ugo Rabec

Spoletta : Francesco Cipri

Un sagrestano : Jean-Marc Salzmann

Chœur et Maîtrise de l'Opéra Grand Avignon

Orchestre national Avignon-Provence